

et en été peu d'herbre à manger ; en hiver, mises à l'étré dans des étables basses, humides, fermées de toutes parts ; et l'on s'étonne de ce qu'elles ne donnent que peu de lait.

Les cochons sont hants, minces, longs secs, étiques, vermineux, dans les champs en été, dans les mares et les fumiers et sur les chemins en hiver.

Les chevaux sont abandonnés, bourrés d'un poil épais, misérables, sous la pluie, dans la neige, dans la boue ou dans des noirs étables.

La cour est pleine de fumier qui se perd.

La mare est pleine de boue.

Les chemins sont pleins d'ornières et pleins d'eau.

La charrue fait pitié à voir.

La faucille fait la moisson.

Le fléau bat dans la grange, on n'a pas le sou pour acheter un moulin à battre.

Tout est triste, tout est pauvre, tout est plein de misère.....

Les enfants, au lieu d'aller à l'école, se roulent sur le seuil des portes, dans la poussière des cours, lorsqu'ils ne sont pas à faire des déprédations chez le voisin. Que font-ils ? Rien. Que savent-ils ? Rien.

Le père et la mère n'ont peut-être jamais noté chez eux la dépense, la recette, le produit du champ, et ils n'ont chez eux ni journal, ni papier, ni plume.

Quels progrès font-ils ? Aucun.

Voici ce qui se dit, ce que l'on voit malheureusement en maints endroits dans nos campagnes.

CE QUI NE SE DIT PAS.

« Heureusement qu'à l'égard d'un grand nombre de cultivateurs, ce qui se dit n'est pas vrai.

Chez nombre de cultivateurs qui travaillent avec intelligence, il y a des chevaux robustes et d'excellentes vaches sur leurs fermes.

Autour d'eux les fabriquant d'instruments agricoles trouvent des acheteurs.

Il y a dans le comté où ils résident des exhibitions agricoles où le progrès s'élabore, où le cultivateur interroge, étudie, discute, travaille et pense.

Tous les ans, il y a des concours où les produits de choix abondent.

Là les cultivateurs avancent, s'enrichissent et ne voudraient pas quitter la charrue pour le travail des villes qui ne saurait être un appât à leur légitime ambition.

Tout le monde travaille et les enfants vont assiduellement à l'école.

Le défrichement se fait et les terres s'agrandissent.

Ils étendent leurs fourrages pour développer incessamment la fertilité de leurs terres et ils portent à la fromagerie abondance de lait qui leur rapporte un bon profit tous les mois.

Les animaux sont mieux nourris, et les cultivateurs sont payés quatre fois de leurs avances, en vendant plus de lait, plus de beurre, plus de viande et aussi il y a plus de précocité chez les animaux.

Au moyen d'instruments agricoles ils épargnent les bras en donnant à l'homme les opérations les plus délicates.

Ce que l'on dit est sombre, mais ce que l'on fait est magnifique. C'est ce qui ne se dit pas.

PIERRE MEHEUST.

Ce qui se dit, nous devons l'avouer, est une exception dans nos campagnes, mais qu'à tout prix il faut voir disparaître par le contact surtout des bons exemples, des bonnes pratiques qui ne manquent certainement pas dans nos campagnes, grâce à l'établissement des cercles agricoles, de nos sociétés d'agriculture et de nos fermes-modèles.

Depuis un certain nombre d'années, l'agriculture a réalisé et réalise chaque jour de très nombreuses et très notables améliorations ; les succès obtenus à nos exhibitions de tous les ans, et les nombreuses fromageries et beurrieres qui s'établissent dans la plupart de nos paroisses nous le prouvent assez ; et ces deux dernières industries favoriseront davantage ce beau mouvement vers le progrès agricole, toujours susceptible d'accroissement.

La condition du cultivateur s'est considérablement améliorée. Regardons autour de nous : Peu à peu la routine boiteuse est battue en brèche et perd du terrain ; les charrues améliorées remplacent les défectueuses ; les machines et les instruments perfectionnés se propagent de plus en plus ; aux vieilles pratiques agricoles depuis longtemps condamnées, se substituent de saines et judicieuses méthodes.

Mais, disons-le, il reste encore beaucoup à faire et nous devons pousser activement au progrès agricole à réaliser à l'égard de nos bâtisses, de nos étables, de nos clôtures, de nos chemins, de nos cours destinées à la préparation des engrais qui perdent de leur valeur par leur exposition au soleil et à la pluie.

Sur ce dernier point, on ne peut exercer trop de surveillance afin de ne pas perdre une moindre parcelle des matières propres à engraisser la terre, à la rendre plus fertile ; car il est incontestablement prouvé que la dispersion des fumiers est une perte énorme de richesses pour notre agriculture. Cependant, le cultivateur est d'une insouciance surprenante sur ce chapitre, puisque c'est autour de ses bâtiments, dans sa basse-cour, qu'il les laisse se perdre. L'homme de bon sens, le véritable cultivateur, ne peut voir, sans éprouver un sentiment pénible, se perdre les moindres parcelles de matières fertilisantes ; il prend toutes les précautions possibles pour les rassembler et les utiliser. Il y consacre ses soins et il ne craint pas de mettre la main à ce travail, dans l'occasion.

Si nous avons de bons instruments agricoles perfectionnés à notre disposition, qui sont une source d'économie pour la main-d'œuvre, il faut prendre les moyens de les bien conserver, afin qu'ils durent plus longtemps.

Nous avons aussi une guerre constante à faire à l'égard des plantes nuisibles qui fourmillent dans nos champs, dans nos prairies ; car il ne faut pas perdre d'un côté ce que nous gagnons de l'autre.

Ayons donc un coin de notre terre, dans le voisinage de la ferme s'il est possible, destiné à la culture des plantes-racines, afin de pouvoir alterner, en hiver, la nourriture à donner aux animaux. C'est en nourrissant bien le bétail, en le nourrissant parfaitement, que nous réaliserons des profits inconnus jusqu'ici.

Moyen d'amener à maturité le blé-d'inde tardif.

Voici ce que nous lisons dans la *Revue d'économie rurale* :